

## Hauteurs désertifiées, plaines surpeuplées. Pierre Bergounioux et Koos van Zomeren, chroniqueurs des métamorphoses rurales en France et aux Pays-Bas

Manet van Montfrans

Tout comme pour les hiboux, la vie se révèle à nous comme un retour aux origines—si ce n'est vers le sol natal proprement dit, ce sera vers un endroit qui y ressemble fortement.

—Jonathan Evan Maslow, *The Owl Papers*<sup>1</sup>

**L**ES RÉFORMES AGRAIRES des dernières décennies ont changé de façon irréversible certaines régions rurales en Europe. À l'exception de quelques mégapoles, la France a échappé à une urbanisation sauvage, mais elle a vu certaines de ses contrées, le "rural profond", tomber dans une désertification non moins inquiétante<sup>2</sup>. La campagne néerlandaise, uniformément plate, d'étendue relativement réduite, s'est, par contre, de plus en plus peuplée. Si de nombreux paysans ont quitté leurs fermes<sup>3</sup> et sont partis pour les villes, les villages ont été envahis par des citadins à la recherche de biens devenus rares—le silence et la nature. Cependant, l'espace entre les villes s'étant couvert d'un dense réseau routier, le bruit et l'impact de la civilisation sur la nature ne peuvent guère être ignorés. Le développement d'une agriculture environnementale chargée d'entretenir l'espace risque de "parquer" ce qui reste de la population paysanne dans des réserves, gardiens de ce qu'on a pris l'habitude de désigner comme la "nouvelle nature"<sup>4</sup>.

Les conséquences de l'introduction de la modernisation et de la mécanisation dans les campagnes ont trouvé un écho dans la littérature contemporaine. Les tabous esthétique et idéologique qui, dans beaucoup de pays européens, pesaient sur la représentation du monde rural ou régional, ont craqué sous la pression de la révolution qui venait de s'accomplir. Les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle ont ainsi vu resurgir dans la littérature européenne la mémoire d'une terre qui avait nourri tant de générations et forgé des pans entiers de civilisation.

En France, les thèmes de la nature, de la communauté rurale et de l'ancrage dans la région ont fait une réapparition frappante dans l'œuvre d'écrivains tels Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Richard Millet et Jean Rouaud. Ils comptent parmi les auteurs qui ont défié l'anathème jeté dans les années soixante et soixante-dix sur le réalisme en littérature. À l'heure d'une

métamorphose accélérée de la société, interroger le réel social est redevenu pour ces écrivains, eux-mêmes originaires de la province, un impératif catégorique. Les écrivains néerlandais ne connaissent pas ce rejet violent du réalisme mais ceux qui s'intéressent aux processus socio-culturels, situent leurs ouvrages de préférence en milieu citadin.

L'historien et journaliste Geert Mak a réussi cependant à susciter auprès d'un vaste public l'intérêt pour le monde rural néerlandais. Dans son texte emblématique, *Hoe God verdween uit Jorwerd*, il évoque le déclin d'une communauté villageoise frisonne après la Seconde Guerre mondiale<sup>5</sup>. Le poète et romancier Willem van Toorn thématise dans son roman, *Een leeg landschap*, la tension entre la vie villageoise et l'expansion urbaine dans un des polders près d'Amsterdam. Le roman se termine sur le vrombissement d'une scie électrique abattant le dernier verger du village. Dans le récit autobiographique *De Rivier*, Van Toorn retourne à la région de son enfance, région dite des grands fleuves, fortement altérée par le rehaussement des digues et la destruction consécutive d'habitations caractéristiques<sup>6</sup>. Cette région est aussi le pays d'origine de l'écrivain et journaliste Koos van Zomeren. Celui-ci évoque, dans ses romans, essais et articles, l'homogénéisation de la campagne, l'impitoyable déboisement, et une nature qui, par l'omniprésence de l'homme motorisé, se trouve reléguée à quelques enclaves<sup>7</sup>.

J'aborderai ici la métamorphose dysphorique de la campagne européenne par le biais d'une comparaison entre deux ouvrages, *Le Chevron* (1996) de Bergounioux et *Een jaar in scherven* (Une Année éclatée, 1988) de Van Zomeren<sup>8</sup>. *Le Chevron* est un texte-essai consacré à l'évocation de la Corrèze, pays natal de l'auteur. *Een jaar in scherven* a la forme d'un journal intime doublé d'un "retour" au pays des origines et d'une chronique familiale.

**Faillite d'une idéologie, quête des origines**—Les parcours respectifs de Bergounioux et de Van Zomeren présentent un nombre frappant de traits communs. Tous deux issus de la petite bourgeoisie provinciale, ces auteurs ont connu l'ascension sociale caractéristique de la génération de l'immédiat après-guerre. Né à Brive (1949), d'une mère au foyer mais bachelière et d'un petit commerçant, Bergounioux a fait ses études à l'École Normale Supérieure et est actuellement professeur de lettres modernes dans la région parisienne. Son entrée tardive dans la littérature coïncide avec l'abandon de l'engagement politique. Lorsque, à l'âge de dix-sept ans Bergounioux découvre l'inégalité des richesses matérielles et intellectuelles et qu'il se voit traité par ses camarades d'hypokhâgne de "crétin rural", il se tourne comme d'autres étudiants d'alors vers les écrits de Mao-Tsé-Tung<sup>9</sup>. De 1970 à 1985 il est un membre actif du Parti communiste. Après un premier roman, *Cather-*

ine, paru en 1984, Bergounioux a publié une vingtaine d'ouvrages qui sont situés dans le Quercy ou la Corrèze et représentent le monde rural et la nature sur deux modes distincts—narratif ou méditatif. Ces textes constituent une sorte d'autobiographie éclatée qui va de l'enfance à l'âge adulte<sup>10</sup>.

Van Zomeren est né à Arnhem (1946), ville de province située au bord du Rhin, dans l'est des Pays-Bas. Il vient d'un milieu protestant modeste, son père, originaire de la campagne, était membre du Parti socialiste, pacifiste mais militaire de métier. Van Zomeren devient journaliste et après un début littéraire précoce—entre 1965 et 1967 se succèdent un recueil de poèmes et trois romans—il rejoint en 1971 un petit parti de l'extrême-gauche maoïste (de Socialistiese Partij) à Nimègue, foyer de l'anarcho-maoïsme dans les années soixante-dix. Il se fait rééduquer en ouvrier métallurgiste et se lance à corps perdu dans l'activisme politique. Ce n'est qu'après sa rupture avec le parti en 1976 qu'il retourne à la littérature et au journalisme. Il se rapproche de la pensée écologiste, écrit de grands reportages sur les réserves naturelles, aux Pays-Bas ou ailleurs dans le monde, qu'il utilise comme toile de fond pour des intrigues souvent meurtrières dans une vingtaine de romans policiers et psychologiques. Dans *Een jaar in scherven*, l'auteur essaye de régler ses comptes avec son passé politique. Ces efforts le ramènent au village natal de son père, Herwijnen, situé au bord du Waal.

Qui ne peut avancer se retourne sur son passé. L'abandon de la lutte politique laisse un vide identitaire qui demande à être comblé et amène ces auteurs à interroger l'histoire de leurs familles<sup>11</sup>. Bergounioux et Van Zomeren ont tous deux quitté le pays de leur enfance à l'âge de dix-sept ans. Le premier dit avoir vécu comme un déchirement cette rupture avec un monde où être et connaître ne faisaient qu'un (*La Cécité d'Homère* 15). Van Zomeren croit se souvenir d'être parti sans regret: "A l'âge de dix-sept ans, on est si fasciné par tout ce qui vous attend qu'on croit pouvoir se passer de tout ce qui appartient au passé" (*Een jaar...*118)<sup>12</sup>. Après de longues années d'exil, le retour par l'écriture au petit pays d'origine est pour ces deux auteurs un retour à l'Eden de l'enfance mais leur fait également prendre conscience des changements irréversibles qu'a subis ce pays depuis leur départ. Les membres de leur famille sont âgés ou morts, le langage de l'enfance, dialecte ou patois, n'est plus guère parlé, le paysage est devenu méconnaissable. Aussi le besoin d'enraciner leur histoire personnelle dans la saga familiale se double-t-il pour eux du devoir de témoigner des vies et des valeurs de ce monde rural, plein, concret, qui s'est tout doucement effondré alors qu'ils luttèrent ailleurs pour l'avènement d'une société sans classes. Dans leurs efforts pour donner une voix à ceux qui n'en avaient pas, pour sauver de l'oubli des "vies minuscules"

on peut entendre un écho de la lutte marxiste pour les "laissés-pour-compte" de l'histoire et de la culture officielle.

Quand Van Zomeren, dans les années soixante-dix, se rendait en voiture à l'une des réunions du Parti, il voyait de l'autoroute le village de son père. Il remarque: "Si j'avais vraiment voulu me rapprocher de l'homme du peuple, j'aurais mieux fait de prendre la première sortie pour dire bonjour à mon grand-père" (*Een jaar...*351). Dans un article récent sur la notion de l'engagement dans la littérature, Bergounioux résume une prise de conscience similaire dans une langue plus corsetée:

L'espace abandonné par le parti communiste est occupé par des structures d'intervention réduites, aux objectifs limités. La figure de l'écrivain a suivi le déclin des grands collectifs, un même discrédit a frappé sa voix singulière et l'idiome puissant, planétaire—le marxisme-léninisme—qui a dicté son sens, pendant un siècle, à l'aventure humaine. (...) Chassé des territoires extérieurs où il rompaît des lances, l'écrivain retrouve le monde qu'il a délaissé au sein du domaine qui est à proprement parler le sien. ("La réalité d'une fiction" 642)

Chacun de ces deux auteurs procède évidemment selon ses voies propres, avec un style bien à lui, mais les contenus narratifs et descriptifs de leurs ouvrages respectifs se prêtent bien à une comparaison. Cette comparaison portera sur deux thèmes: le retour au terroir et l'interrogation d'un passé qui seul permet de prendre la mesure du présent d'une part, et la représentation du paysage, tantôt décor de l'âge d'or de l'enfance, tantôt écran de projection des sentiments plus ambivalents de l'adulte, d'autre part.

**Le retour au terroir: les deux côtés**—Le terroir inlassablement exploré par Bergounioux est constitué par le Quercy sec et ensoleillé, pays de la mère, et la Corrèze, la terre limousine mouillée et ombreuse où est né son père. Dans son texte-essai *Le Matin des origines* Bergounioux relie sa propre dualité à ce contraste: "De mon père, de la Corrèze, j'ai reçu la mélancolie. De ma mère, de son côté, le reste, à commencer par cette exaltation subite, bien localisée qui m'empoignait invariablement en chemin mais dont il a fallu que je parte pour démêler la raison" (23-24). L'opposition, géographique et psychologique, entre ces deux côtés a engendré dans l'œuvre deux cycles. Dans le cycle maternel<sup>13</sup>, le monde se donne comme plénitude, dans le cycle paternel il n'est souvent qu'accablement. Le père, personnage mélancolique, se déroband à toute tentative de rapprochement, le je-narrateur de *L'Orphelin* (1992) et de *La Toussaint* (1994) étend son interrogation de l'héritage paternel aux générations précédentes dont la vie a été marquée par la tragédie de la Première Guerre mondiale. Occupant une place à part dans l'œuvre, *Miette* (1995) est aussi le texte qui se rapproche

le plus du roman régional traditionnel. Bergounioux y raconte l'histoire de deux générations de paysans.

De même, le terroir arpenté par Van Zomeren comporte deux paysages archétypaux. Le premier est inspiré par la contrée boisée, toute en pentes douces, autour d'Arnhem, qui est le côté de la mère, celui de la mélancolie, d'un élan vital brimé<sup>14</sup>. Le second paysage représente le côté du père: c'est la région située entre les grands fleuves, lumineuse et grandiose sous un ciel immense, au relief marqué par les méandres des digues. Bien que l'opposition entre les deux paysages soit moins tranchée que chez Bergounioux, c'est le côté du père ou plutôt du grand-père paternel que Van Zomeren privilégie: "Herwijnen et Arnhem n'étaient séparés que de quatre-vingt kilomètres, mais ils différaient comme le jour et la nuit" (136). Bergounioux substitue au père, qui se tient obstinément du côté de la mort et de la négation, le grand-père maternel. De même, si Van Zomeren s'identifie avec la lignée paternelle, ce n'est pas tant avec son père, "homme craintif qui avait toujours peur de tomber" (16), qu'avec le père adoptif de celui-ci, chez qui il a passé toutes ses vacances jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

Herwijnen, le Quercy et la Corrèze, sont le lieu d'expériences cardinales, et à force de revenir d'un livre à l'autre, village et pays revêtent des dimensions mythiques. "Il existe", écrit Van Zomeren, "un Herwijnen à Trinidad (*Miguel street* de V.S. Naipaul), un Herwijnen en Sibérie (Viktor Astajev, *L'Ange gardien*) et un Herwijnen aux Etats-Unis (John Steinbeck, *Tortilla flat*)" (136), tout comme, pourrions-nous ajouter, il existe un Herwijnen dans la France profonde de Bergounioux.

**L'interrogation du passé**—*Le Chevron* s'inscrit dans la série des textes-essais<sup>15</sup>, inaugurée par *Le Matin des origines*, récit extatique du réveil à la vie dans la demeure édénique (la *Maison rose*) de la famille maternelle. *Le Chevron* en est le versant sombre et rassemble les réflexions d'un narrateur adulte revisitant la terre inclémente qui l'a modelé, à l'image de son père.

Labourée pendant des siècles par des générations de paysans tenaces, la Corrèze du *Chevron* n'est plus peuplée que de fantômes. Dans ce texte, on voit apparaître comme en creux les personnages auprès de qui le je-narrateur de *Miette* était allé chercher une réponse à la question: comment vivre? A Miette, l'aïeule, et à ses quatre enfants ce narrateur avait attribué une force presque surhumaine, une obstination teintée de pessimisme stoïque qui leur permettait de se mesurer au monde et d'éprouver leurs forces. Miette, née vers 1885, mariée en 1904, et morte en 1970, appartenait encore à un monde rural, a-temporel, et avait transformé sa révolte initiale contre un mariage imposé en une soumission aussi passionnée aux contraintes de sa condition de femme et

de la terre. Ses enfants s'efforcent de se soustraire au déterminisme du lieu, à "la loi des choses". Mais le terroir refuse de lâcher prise et, malgré leur opiniâtreté, ils restent à mi-chemin entre les traditions millénaires et les temps modernes, entre le monde rural, naturel, simple, et celui, sophistiqué, de la ville. Ils seront les derniers. La génération suivante quittera ces régions reculées et n'y reviendra que pour y passer ses loisirs, ou pour y recueillir, comme le narrateur, les échos d'un passé en voie de disparition.

Arpentant la région de Brive, le je-narrateur du *Chevron*, promeneur solitaire, oppose aux déceptions du paysage revêché, disposé en plis monotones, l'énergie sauvage des paysans corréziens, leur résistance à l'adversité. Mais il est seul à vider son différend avec sa terre d'origine, seul dans une contrée désertée par ses habitants, seul à combattre la tentation du néant. L'enracinement dans la terre paternelle, berceau et tombe de toute une lignée austère et mélancolique, est ressenti comme un héritage pesant. Ce pessimisme pourrait amener le lecteur à conclure que, dans ce cas spécifique, l'ancrage dans un lieu, l'adéquation entre l'homme et la terre, équivaut presque à une damnation.

Ce serait une conclusion hâtive, car aussi inhospitalière qu'elle soit, la Corrèze a servi d' "anti-chambre" (42) à la vie du narrateur. Il ne s'y est pas seulement échiné à la marche, mais dit y avoir fait "les plus beaux rêves de sa vie, les plus nécessaires et les plus décisifs". Quand il s'adosse à un arbre, le dehors hostile se transforme en une chambre intime, "cloisonnée d'ombres et de rayons" (36). Empreintes de l'esprit des lieux, construites sous la dictée des choses, d'un inconscient collectif, les visions forgées sous bois tiennent mieux que les projets qu'on aurait conçus à l'abri des intempéries; elles sont pétries de l'inclémence de la terre, de la dureté du granit, de la sauvagerie du bois, de la tenacité des ancêtres. Dans les rêves qu'il fait ainsi à yeux ouverts, Bergounioux dit écouter la voix des choses, l'écho étrangement familier des rêves d'antan—des voix et des échos dont il s'est fait l'interprète dans *Miette*, et que le lecteur des ouvrages antérieurs de l'auteur reconnaîtra partout dans *Le Chevron*.

Ainsi, c'est à la campagne corrézienne de son enfance que Bergounioux dit devoir sa prédisposition au rêve éveillé et sa vocation d'écrivain. La marche par monts et par vaux ne symbolise non seulement le cheminement pénible qu'est la vie, mais encore l'acte d'écrire, la difficile expérience poétique que l'écrivain ne peut mener à bonne fin que grâce aux forces accumulées pendant ses exercices dans le massif du Limousin paternel. Ayant incorporé l'expérience de la résistance des choses à ses rêves, il se croit mieux équipé pour les réaliser.

Van Zomeren ouvre l'autobiographique *Een jaar in scherven* sur une question qui soustend le livre jusqu'à la fin: comment la décision de se faire

maoïste se rapporte-elle aux autres événements et situations de sa vie (18)? Peu à peu le je-narrateur prend conscience des rapports entre la période de son engagement politique et sa jeunesse, en particulier les vacances inoubliables qu'il a passées à Herwijnen.

De nombreux souvenirs, idées et notations se rattachent directement à ce diptyque. Dans deux entretiens avec son père, dédicataire du livre, et maillon décisif entre le je-narrateur et Herwijnen, se dessinent les contours du village et de sa communauté. Van Zomeren consacre également deux chapitres à son engagement politique. Le premier comporte des entretiens avec quelques anciens camarades politiques. Le second, intitulé "Voorwaarts" (En avant), clôt le livre: le narrateur y analyse comment il en est venu à rejoindre le Parti et ce que ce Parti lui a apporté.

Rétrospectivement, il conçoit son adhésion comme un retour mental à Herwijnen, relevant trois analogies entre la vie villageoise et celle au Parti. En premier lieu, il y a l'aspect religieux: "Tout comme mon père lisait à la fin du repas la Bible, je lisais, moi, quelques vers du livre rouge de Mao". Puis, il y a la mentalité villageoise: "Le Parti était un grand village dont les habitants vivaient dispersés aux quatre coins des Pays Bas. Il avait en commun avec le village la chaleur du foyer familial, les relations simples et bien ordonnées, les normes claires, le contrôle social". Enfin, et c'est l'élément le plus important, il y a le retour à "homme du peuple", incarné par Atje, le grand-père adoptif (345-48). En Atje, simple ouvrier rural, se réunissent les qualités paysannes qu'admire Van Zomeren: résistance physique, vitalité, impassibilité, bon sens et humour.

Né en 1880, mort en 1972, ayant survécu de neuf ans à sa femme avec qui il s'était marié en 1904, la vie d'Atje couvre, comme celle de Miette, une grande partie du XX<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Atje vit avec sa femme et son frère célibataire, dans une petite maison ouvrière au bord du Waal. Ce sont des gens pauvres, analphabètes<sup>17</sup>, mais solides, trop occupés à gagner leur vie pour se poser la question de savoir s'ils sont heureux ou non. Ils n'ont pas le temps de se plaindre des maux qui leur arrivent ni de mettre en question les rapports sociaux.

Dans le microcosme du village, l'inégalité sociale revenait à l'opposition simple entre les nantis et les pauvres. Van Zomeren se souvient qu'au lycée il était tourmenté par un désir ardent d'ascension sociale, mais au village il s'identifiait inconditionnellement avec les pauvres, non corrompus par l'argent, victimes innocentes de quelques capitalistes éhontés, paysans prospères ou propriétaires industriels. Identification facilitée par le fait que les deux mondes, Arnhem et Herwijnen, étaient séparés par une distance qui pouvait paraître presque infranchissable à un enfant des années cinquante. Le narra-

teur se rappelle les moments heureux qu'il a passés auprès de ces vieilles gens, leur accueil chaleureux et le sentiment de sécurité qu'il y éprouvait. Protégé par le corps puissant de la digue contre les intempéries, littéralement et au figuré, il s'y sent délivré des tensions de la vie citadine: "J'étais fier de Herwijnen, de ces gens aux mains pleines de boue et à l'âme impassible, des gens en qui la bonté était indissociablement liée à la pauvreté. En même temps, j'avais honte de mes parents" (49). La fierté de ses racines rurales a été une sorte de troisième voie pour Van Zomeren. Elle lui a permis d'échapper à son milieu petit-bourgeois et de se révolter contre l'élite sociale, une élite qu'aux Pays-Bas on ne pouvait pas expédier à la campagne comme en Chine mais qu'il fallait infiltrer patiemment pour mieux la combattre.

**La représentation du paysage: "Et in Arcadia ego"**—Revenu sur les lieux où Miette et ses enfants ont dépensé leurs forces sans se ménager, où lui-même s'est trempé l'âme, le narrateur du *Chevron* ne peut procéder qu'à un constat de mort<sup>18</sup>. La société agraire qui était déjà sur son déclin dans *Miette*, a disparu définitivement.

Le temps historique, le temps "cataracte", a apporté aux hauts plateaux de la Corrèze la mécanisation qui s'accommode fort bien du désert humain. Les machines agricoles qui, ailleurs, ont sauvé l'homme de la galère des labours, ont permis ici de reboiser les collines qui désormais disparaissent sous un épais et éternel manteau de forêts. Ce reboisement a contribué à la survie du pays, mais cette survie est purement végétale et se fait au dépens des hommes et des bêtes. Après son irruption dévastatrice, le temps s'est retiré des plateaux limousins. Il a laissé un paysage désert, qui, éternellement vert, n'est même plus sujet aux changements saisonniers. Les variations périodiques du Grand Temps cyclique ont été remplacées par la monotonie d'une éternité monochrome.

Les bourgs et les hameaux se sont vidés de leurs derniers habitants. Les mugissements du bétail virgilien ont fait place au vrombissement des scies électriques. Même les animaux sauvages ont déserté les bois "sans interstices ni clairières, avec leur natte stérile d'aiguilles et le couvert filtrant aseptique" (29). La nature, autrefois si loquace, se tait. Puisant dans ses connaissances d'entomologiste, le narrateur évoque le paradoxe de ce paysage, frappé de mort mais conservant l'apparence de la vie, en le comparant aux insectes qui tombent en proie aux guêpes prédatrices. Paralysés, ces insectes restent intacts jusqu'à ce qu'ils soient dévorés vifs par les larves (23).

Si l'univers immobile et clos de l'enfance a disparu, si le plateau limousin n'est plus habité que par "le peuple des ombres", que reste-t-il à faire? La réponse est aussi catégorique que simple: "On s'est dit qu'on était attendu, que cette demeure était la nôtre et l'on n'est plus, maintenant, qu'un *intrus*

(...) on est transporté subitement sur la rive du Styx. (...) Il faut *partir*" (54, les italiques sont miens). Mais pour Bergounioux, écrire "c'est revenir là où toute chose, en ce qui nous concerne, est définie, c'est-à-dire, au commencement" (Entretien avec Marie-Laure Picot 21). Le passé ne se laisse pas congédier si simplement et on retrouve la Corrèze dans d'autres textes-essais, publiés tout récemment. *Le Premier Mot, Un peu de bleu dans le paysage*, et *Simplex, Magistraux et autres antidotes*, poursuivent la méditation sur les petits pays "restés en marge du temps".

Dans *Een jaar in scherven*, le retour mental au village ramène Van Zomeren aux souvenirs heureux de l'enfance mais aussi à ceux, franchement négatifs, des visites ultérieures dans les années soixante et soixante-dix—à l'occasion des enterrements successifs des membres de sa famille adoptive, et plus tard, sporadiquement, pour aller voir un ami. Les constats désabusés semblent inévitables:

Tout être vivant possède une représentation intérieure du paysage auquel il appartient, le paysage de sa jeunesse. (...) Et essayez de nommer alors un élément du paysage néerlandais qui n'ait pas été changé fondamentalement depuis notre jeunesse. Seul l'horizon de la mer est peut-être resté le même. (149)

Tout ce qui paraissait immuable a changé—l'enchantement de l'éloignement et de l'isolement a disparu, les maisons ouvrières ont été démolies ou sont habitées par des citadins, les champs de blé remplacés par le vert monotone des prés, la betterave par le maïs, le panorama rendu méconnaissable par une digue nouvelle. A cela s'ajoute l'absence douloureuse des êtres aimés: les morts ne semblent nulle part plus morts qu'à l'endroit où ils ont vécu. Cependant, lorsqu'il rend visite au village en 1987, afin de tirer au clair les rapports entre ses racines rurales et l'engagement politique pour le livre qu'il est en train d'écrire, Van Zomeren retrouve le temps et la paix de son enfance. Herwijnen est sauvé de l'oubli grâce à la restitution du récit de sa famille.

Cette opération de sauvetage ne se limite pas au lieu d'origine. Van Zomeren arpente les Pays-Bas de l'ouest à l'est, du nord au sud, accompagnant dans leurs expéditions les membres de l'armée d'écologues qui luttent pour la protection de l'environnement. Les deux représentants du règne animalier que rencontre le promeneur solitaire du *Chevron* sont un chevreuil dont la livrée s'incendie dans un dernier rayon de soleil et un rapace noir qui, par des cris rauques, donne l'alarme. L'apparition de ces deux "envoyés de l'éternité" dans un paysage autrement désert l'effraie et lui fait comprendre qu'il est un intrus (54). Pour Van Zomeren, c'est, au contraire, une campagne surpeuplée qui constitue le décor du drame de l'extinction des espèces, mena-

cées par la pollution et traquées jusque dans leurs derniers espaces par la ferveur productrice et récréationnelle de seize millions d'hommes réunis sur 33.943 km<sup>2</sup>.

Van Zomeren dépeint de manière poignante l'existence tragiquement solitaire de la dernière loutre, les blaireaux à la fois protégés à grand coût et impitoyablement écrasés sur les autoroutes, les oiseaux migrateurs affamés par la disparition de leur nourriture. Évoqué ainsi, le paysage est empreint d'un sentiment de perte, de catastrophe imminente. Ce spectacle d'une nature naufragée est alarmant, mais inspire également, par l'étonnante capacité d'adaptation dont cette nature fait preuve, un mélange de résignation et de vitalité. Il est peut-être plus facile pour l'homme de se reconnaître dans une nature vulnérable et mortelle mais tenace, que dans une nature accomplissant imperturbablement son cours cyclique ou bien livrée, comme dans *Le Chevron*, à une éternité monotone.

A la campagne corrézienne, les jeux semblent être faits. Le narrateur du *Chevron* se sent définitivement un intrus dans un paysage sans hommes et sans animaux. Le protagoniste d'*Een jaar in scherven* n'est pas seul, loin de là, et c'est une des raisons pour lesquelles, lui aussi, se sent souvent déplacé. Sa fonction de journaliste écologiste lui offre cependant, outre un alibi pour fréquenter les ultimes enclaves de la nature, l'espoir d'un avenir. Et si cet espoir se révèle infondé, il aura toujours contribué à enregistrer les différentes étapes d'un changement irréversible.

**Une survie dans les mots**—Les textes de Bergounioux et de Van Zomeren soulignent l'impossibilité d'un retour au monde rural. Revenus dans leur pays pour éclaircir leur propre parcours, les auteurs ont été confrontés à l'absence des leurs. Pour pouvoir reconstituer l'histoire des membres de leur famille, leur façon d'être, leur manière de parler, ils ont recours à ce qui reste de ces vies minuscules—theurs propres souvenirs ou ceux des autres, des photos, quelques documents. L'écart entre le passé et le présent leur fait prendre conscience de l'étendue de la perte.

Ces efforts de remémoration leur révèlent également dans quelle mesure ils ont été formés par les valeurs et les normes d'une société agraire qui n'existe plus. Par la reconstruction littéraire de ces microcosmes ruraux, Bergounioux et Van Zomeren s'acquittent d'une dette par rapport au passé, en prolongement de leur engagement politique. Engagement à l'origine duquel s'est trouvé un sentiment d'exclusion sociale. Par ailleurs, cette exclusion sociale a dû être ressentie beaucoup plus fortement par Bergounioux que par Van Zomeren. Lorsqu'il parlait de Brive, Bergounioux échangeait un monde clos contre un autre, celui d'une petite ville de province méprisée, jugée

arriérée, contre celui de l'École Normale, bastion de supériorité intellectuelle et culturelle. Van Zomeren est passé directement du lycée au monde du journalisme, par définition ouvert sur le monde.

Bergounioux continue, d'un texte à l'autre, à travailler le matériau autobiographique, et à creuser les sensations éprouvées autrefois à l'endroit des expériences cardinales. Ces dernières années, son écriture s'est faite de plus en plus méditative, l'essai semble l'avoir emporté sur les textes narratifs, le besoin de comprendre sur celui de montrer. Après un repli temporaire sur le monde de son enfance, Van Zomeren, lui, a élargi son domaine, sans doute partiellement sous l'impulsion de son métier de journaliste. Dans le genre des mini-essais où il excelle, il prend fait et cause pour la protection de l'environnement<sup>19</sup>.

Témoins d'une civilisation agraire défunte et d'une nature à l'agonie, Bergounioux et Van Zomeren tentent de les dire et de se dire à travers elles. Leurs témoignages sont à la fois ponctués par des références à la mort et empreints de stoïcisme. Modelé sur l'impassibilité de paysans opiniâtres, ce stoïcisme leur permet d'accomplir la tâche qu'ils ont assumée, sans se perdre dans les brumes de la mélancolie. Comme tout bon texte, leurs histoires comportent le message "Je suis en vie".

#### Université d'Amsterdam

#### Notes

- Jonathan Evan Maslow, *The Owl Papers* (New York: Dutton, 1983), la traduction est miennne.
- Selon les chiffres donnés par Geneviève Gavignaud-Fontaine (*La Révolution rurale dans la France contemporaine XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* [Paris: L'Harmattan, 1996], 167) la France est passée, de 1955 à 1988, de 5 à 1,5 millions d'emplois agricoles (elle en avait perdu deux millions de 1900 à 1950), de 2,5 à 1 million d'exploitations (elle en avait perdu trois millions de 1900 à 1950).
- En 1849, 44% des ménages néerlandais vivaient de l'élevage ou de l'agriculture. En 1950, ce pourcentage était réduit de moitié. En 1995, l'agriculture néerlandaise était la plus intensive de l'Europe, mais la population paysanne était passée de 750.000 personnes en 1950 à 92.000 en 1995.
- Sur le déclin de la paysannerie néerlandaise voir l'étude de Frank Westerman, *De Graanrepubliek* (La République du blé; Amsterdam/Antwerpen: Atlas, 1999), consacrée en partie à Sicco Mansholt, responsable de la Politique Agricole Commune au sein de la Commission européenne (de 1958 à 1972) et auteur du fameux mémorandum de 1968, dit *le plan Mansholt*, playdoyer pour une réduction drastique du nombre des agriculteurs dans la Communauté européenne.
- L'ouvrage de Mak a été traduit en anglais, *Jorwerd. The Death of the Village in late Twentieth-Century Europe* (Londres: Harvill Press, 2000), et en allemand, *Wie God verschwand aus Jorwerd* (Berlin: Siedler Verlag, 1999). Voir sur ce texte de Mak Ton Brouwers, "Loss in Maldegem and Jorwerd. Country 'Sites' in contemporary Dutch/Flemish Literature", *European Studies. A Journal of History, Politics and Literature* 18 ("The New Georgics. Rural and Regional Motifs in the Contemporary European Novel", Liesbeth Korthals et Manet van Montfrans, eds. [Amsterdam/New York: Editions Rodopi, 2002], 227-44).

- Willem van Toom, *Een leeg landschap* (Amsterdam: Querido, 1988) et *De Rivier* (Amsterdam: Querido, 1999).
- Koos van Zomeren, aux Editions De Arbeiderspers (Amsterdam): *Het Verhaal*, 1986; *Een jaar in scherven*, 1988; *De bewoonde wereld*, 1998; *De Man van de Middenweg*, 2001. Quelques romans de Van Zomeren ont été traduits en allemand. Jusqu'ici, il n'existe pas de traductions anglaises de ses textes.
- Pierre Bergounioux, aux Editions Gallimard: *La Maison rose*, 1987; *Miette*, 1995; *Le Premier Mot*, 2000; aux Editions Verdier (Lagrasse): *Le Matin des origines*, 1992; *Le Chevron*, 1996; *Un peu de bleu dans le paysage*, 2001; *Simplex, Magistraux et autres antidotes*, 2001; aux Editions Circé (Strasbourg): *La Cécité d'Homère*, 1995. Voir aussi son article "La réalité d'une fiction" in le dossier "Littérature: l'engagement aujourd'hui", *Politix* 642 (15 au 22 mars 2001).
- Bergounioux se souvient avec chaleur de mai 68: "Mai 68 fut une grande douche qui nous a dégrassé la cervelle. Mai 68, c'étaient des gars de 18 ans avec les livres de Mao-Tsé-tung à la main. Des vocables étonnants qui me chamboulaient la cervelle". Entretien de Pierre Bergounioux avec Marie-Laure Picot, "J'aurais aimé écrire pour les morts", *Le Matricule des anges* 6 (1996): 20, 21. Voir également à ce propos l'entretien avec Thierry Bayle, "Un cœur noir", *Magazine littéraire* 73 (mars 1994): 93.
- La Mue* (1991) raconte la fin de l'adolescence qui coïncide avec le bouleversement social et politique des années soixante.
- "L'écriture", dit Bergounioux en 1996, "est un instrument de délivrance. De dix-sept à trente-trois ans, il me semble que j'ai couru comme un fou dans les poussières des plaines. Je me suis longtemps demandé s'il y aurait une fin à ce tourbillon de mes dix-sept ans". Dans l'entretien avec Marie-Laure Picot 19.
- La pagination des citations est indiquée entre parenthèses dans le texte. Les traductions sont miennnes.
- Le côté de la mère est exploré dans *La Bête furameuse* (1986), *La Maison rose* (1987), *L'Arbre sur la rivière* (1988) et *C'était nous* (1989), textes qui évoquent l'état de grâce de l'enfant, découvrant avec ravissement une nature enchantée.
- Van Zomeren évoque le quartier ouvrier d'Arnhem dans lequel il a grandi, dans le roman *De Man van de Middenweg*.
- Alors que *Le Matin des origines* et *Le Chevron* évoquent les deux "pays" de l'auteur, *Le grand Sylvain* (1993), *La Casse* (1994) et *La Ligne* (1997) sont consacrés à ses passe-temps rustiques tels que la capture d'insectes, le travail du fer et la pêche.
- Sur la photographie donnée en page de couverture à *Een jaar in scherven*, on voit le petit Koos van Zomeren sur les genoux de ce grand-père adoptif.
- Aux Pays-Bas, l'enseignement primaire n'est devenu obligatoire qu'en 1900.
- Dans sa belle étude, *La Province en héritage* (Genève: Droz, 2002), Sylviane Coyault-Dublanche rapproche l'œuvre de Bergounioux de celle de deux autres Limousins, à savoir Pierre Michon et Richard Millet. Pour une analyse plus détaillée de *Miette* et *Le Chevron*, voir mon article, "Pierre Bergounioux, Un Limousin entre Descartes et Bourdieu", *European Studies. A Journal of History, Politics and Literature* 18 (125-49).
- Ainsi, *De bewoonde wereld* (Amsterdam: Le monde habité, 1998), un recueil d'essais, est une anthologie de fragments ou de récits dans lesquels Van Zomeren s'explique sur ses rapports avec la nature, les paysages et l'espace rural.